

Joseph Quesnel

Les républicains français

ou

La soirée du cabaret



BeQ

Joseph Quesnel
(1749-1809)

Les républicains français

ou

La soirée du cabaret

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 64 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Poésies

Colas et Colinette, ou le bailli dupé

L'anglomanie

Les Républicains français

ou

La Soirée du cabaret

Comédie en un acte et en prose, mêlée de couplets.

Personnages

Le Père Desvignes, officier municipal, en écharpe.

Dame Catau, revendeuse avant la Révolution, avec la cocarde tricolore à sa coiffe.

M. Pincé, ex-procureur, portant aussi la cocarde tricolore.

Blaise, ivrogne, coiffé du bonnet de la liberté.

Javotte, couturière, avec la cocarde tricolore.

Charlot, soldat des gardes nationales, en uniforme.

Le Cabaretier, sans chapeau.

La scène est à table, dans un cabaret de Paris, pendant le règne de Robespierre.

Les acteurs sont placés à table dans le même ordre qu'ils sont désignés ci-dessus, en observant que l'officier municipal doit faire face au théâtre, et de laisser vide le côté de la table opposé à celui qu'occupe le père Desvignes.

Le théâtre représente une chambre où l'on voit une table sur laquelle sont des verres et des bouteilles. Les acteurs s'y placent, quand la toile est levée.

Scène I

(Tous les acteurs)

LE CABARETIER

Citoyens, vous voilà servis. Vous manque-t-il quelque chose ?

BLAISE

Apportez encore deux bouteilles, pour n'y point revenir si souvent. Qu'en dites-vous monsieur l'municipal ?

LE PÈRE DESVIGNES

Le citoyen Blaise est un homme de précaution.

BLAISE

Oh dame, moi, voyez-vous, j'aime toujours d'avoir plus que moins ; c'est plus sûr. Hé puis chacun est libre pour son argent de...

LE PÈRE DESVIGNES

Oui c'est juste. Il y a t'un artique dans Constitution
comme quoi qu'il est permis de...

BLAISE

De boire pour son argent, n'est-ce pas ?

LE PÈRE DESVIGNES

Justement.

BLAISE

C'est bien la moindre chose.

LE CABARETIER

Messieurs, voilà les deux bouteilles que vous
demandez.

BLAISE, *s'emparant des bouteilles.*

Mettez-les ici. Aussi bien je veux servir mamzelle
Javotte, que j'ai invitée.

LE CABARETIER

Quand vous aurez besoin de quelque chose, citoyens, vous n'aurez qu'à sonner. (*Il sort.*)

CHARLOT, *se levant.*

Pour moi je m' débarrasse de mon épée, pour boire plus à mon aise. (*Il accroche son épée à un clou sur la cloison.*)

Scène II

(Tous les acteurs, excepté le Cabaretier)

LE PÈRE DESVIGNES

Allons, mes amis, amusons-nous civiquement. Que toutes nos démarches soyons toujours dans l'sens d'la Révolution, et buvons ensemble comme des braves républicains.

CHARLOT

Je boirai jusqu'à demain, s'il le faut, père Desvignes, car pourvu que j'me trouve-z-à l'heure du rendez-vous...

LE PÈRE DESVIGNES

Je connaissons l'z'ordres du Comité et mon dessein n'étons pas d'coucher ici. Mais qu'est-ce que ce rendez-vous de demain ?

CHARLOT

J'suis commandé z-avec toute not' compagnie pour conduire une fricassée humaine à la guillotine.

LE PÈRE DESVIGNES

Bon. C'est un saint devoir dont y faut s'acquitter avec zèle.

M. PINCÉ

Ce sont sans doute encore des ci-devant ? Il faut que j'les aille voir éternuer dans le sac.

CHARLOT

Non. Ce ne sont que des brigands de la Vendée.

M. PINCÉ

Cela n'en vaut pas la peine, je peux passer la matinée plus agréablement ; il y a tant de ressources à présent dans Paris pour se procurer du plaisir !

CHARLOT

Comme vous dites, Paris n'a jamais été si agréable.

M. PINCÉ

Il n'est pas un seul instant du jour qui n'offre quelque nouveau plaisir : les parades, les jeux, les arrestations, les bals, les troupes, les exécutions, les concerts, les spectacles et la guillotine. Il faut être bien décidément né pour l'ennui pour en éprouver à présent !

CHARLOT

Oui, sans compter l'z'aventures galantes et les bonnes fortunes qui s'présentent aux jeunes gens. Jamais, jamais on ne s'est tant z-amusé.

*Sur un air d'Azémia : « Aussitôt que je t'aperçois,
etc. »*

*Quel plaisir depuis quéque temps
N'on goûte dans la France !
J'y vivons heureux et content,
Quoique dans l'indigence,*

*Il n'est plus de conditions,
Au diable les distinctions,
Au diable
Au diable les distinctions.
Sans roi, sans nobles et sans prêtres,
Je sommes t'aujourd'hui nos maîtres,
Et les favoris,
Y sont plus chéris,
Les favoris
Sont plus chéris,
Sont plus chéris
Que les maris.*

Oui certes, y faut en convenir, ce sont d'fiers grands hommes que les membres de ce Comité du Salut public ! Comme diantre y vous ont tout culbuté dans un vire-main !

LE PÈRE DESVIGNES

C'est à eux aussi que je devons notre bonheur, par toutes les lois qu'ils avons faites.

CHARLOT

Surtout celle-là de l'égalité et de la liberté.

M. PINCÉ

Et celle qui a renversé le tyran-roi, pour faire régner le peuple souverain.

BLAISE

Et celle qui a détruit les maltôtiers et rats de caves, ce qui fait qu'on en trouve plus dans les cabarets.

LE PÈRE DESVIGNES

Et celle-là qui avons aboli la noblesse, comme quoi que...

M. PINCÉ

Et celle qui a proscrit les cérémonies religieuses qui gênaient tout la nation. Ô que nous sommes heureux d'en être débarrassés !

BLAISE

Et celle qui autorise les pauvres à dépouiller les riches, pour établir l'égalité de biens. Ô que c'est bien imaginé !

DAME CATAU

Et celle qui permet de rompre des liens dont le cœur s'ennuie... Oh ! que c'est heureux !

CHARLOT

Jamais la nation ne pouvait mieux rencontrer que ces grands hommes-là !

LE PÈRE DESVIGNES

Oui, mes amis, je sommes la nation la plus heureuse qu'il y ayons dans toute la France.

BLAISE

C'est dommage seulement que l'argent soit si rare.

M. PINCÉ

Et que le pain soit si cher. Qu'en dites-vous, dame
Catau ?

DAME CATAU, *sur l'air* : « *Sur ces coteaux-là* ».

*Oui, citoyens,
Rien ne nous manque que du pain,
Libres et joyeux
Jamais on ne vit de gueux
Mieux.
De l'hymen autrefois
Enchaîné sous les lois
Sans retour ;
Aujourd'hui librement
Chacun suit son penchant
En amour.
Oui, citoyens,
Nous sommes heureux, j'en conviens,
Pauvres, mais joyeux,*

Jamais on ne vit de gueux

Mieux.

M. PINCÉ

Il est vrai que la misère est grande, mais la disette actuelle est amplement compensée par les plaisirs que nous procure la liberté du divorce et les avantages qui résultent de la Déclaration des droits de l'homme.

JAVOTTE, *ricanant.*

Le droit de l'homme ! Voilà une loi dont le nom est bien drôle ; qu'en dites-vous, madame Catau ?

DAME CATAU

C'est bien, sans contredit une des lois les plus sages qui aient été faites depuis la Révolution, et surtout celle du divorce. N'était-ce pas par exemple une chose criante sous l'Ancien Régime, que de se voir liée pour la vie à certains maussades de maris, qui après avoir fait enrager leurs femmes tout le jour, ne faisaient que ronfler toute la nuit à leurs côtés ? Vous conviendrez, monsieur Pincé, que cela était très désagréable pour une jeune femme.

M. PINCÉ

Vraiment je crois. Quand la Révolution n'eût produit d'autre bien que la liberté de rompre des nœuds qui nous gênent, ce serait assez pour la rendre chère à tous les Français. Ce n'est pas que j'aie à me reprocher un procédé aussi malhonnête ; je puis me flatter de n'avoir jamais fait enrager ma femme et d'avoir toujours pris les plus grandes précautions pour ne pas troubler son sommeil.

DAME CATAU

Je n'en doute pas et je serais bien trompée si vous n'êtes pas de ces maris les plus tranquilles qu'une femme puisse avoir.

M. PINCÉ

Il est vrai que je suis toujours d'humeur égale.

CHARLOT

Ma foi, c'que la Révolution z-a fait d'mieux, c'est d'avoir décrassé des gens d'mérite qui sans ça n'auraient jamais t'été en place. Moi, par exemple, j'étais garçon chez un laboureur et me v'là déjà soldat

dans les gardes nationales ; et je savons, Dieu merci, porter not' épée tout aussi bien que la noblesse de l'Ancien Régime, Vive la Révolution !

Sur l'air de Figaro : « Cœurs sensibles ».

*Autrefois, chacun sait comme
On nous r'gardait à la cour,
Mais, dans le temps où nous sommes,
J'avons enfin notre tour.
Si j'n'étions pas gentilhomme
N'en ayons plus de regret
J'somm' du bois dont on les fait. (bis)*

LE PÈRE DESVIGNES

Chacun son tour, comme dit l'proverbe. Quand la Révolution est arrivée, j'étais du depuis 40 ans meunier à Montmartre ; ils ont trouvé que j'avions queuque capacité et me v'là officier municipal ; mais j'nons point à rougir de mon ancien métier, car un bon meunier est pus nécessaire dans une république qu'un régiment de gentilshommes.

BLAISE

Sans contredit, et surtout les cabaretiers. Oh, si j'avais été consulté, je leur aurais donné de bons conseils à ces messieurs du Comité, mais bien loin de là, je n'ai encore aucun emploi, et c'est une injustice qui m'tient au cœur ; ils ont pourtant réformé certains abus qui me pézaient diablement. N'était-ce pas, par exemple, une chose indigne que les droits qu'ils avaient mis sur l'vin dans les cabarets ? Si ça eut continué, n'y avait plus moyen de boire ; mais à présent du moins, je pourrons boire à meilleur marché.

JAVOTTE

Pour moi, je n'me plaindrais point de l'Ancien Régime, si les couturières avaient été payées comme y faut, mais travailler comme des chiens, depuis le matin jusqu'au soir, pour cinq sols par jour ! Oui, je l'dis bien, si ce n'eut été queuqu'autres petits profits que n'on faisait par ailleurs, pour moi j'aurais eu bien de la peine à vivre.

M. PINCÉ

Et moi ! Si ce n'eût été que mon état de procureur me donnait les moyens de vivre assez à l'aise avec ma

famille, j'aurais éprouvé autant de misère pour le moins qu'aujourd'hui. Ô ! quel heureux changement !

DAME CATAU

Et moi donc, sans mon métier de revendeuse à la toilette qui me procurait un gain honnête en achetant à bon marché et vendant bien cher les dépouilles de toutes ces dames riches, je crois que j'aurais filé un vilain coton.

M. PINCÉ

Qui, vous dame Catau ? N'aviez-vous pas toujours à votre disposition les ressources que procure la beauté ?

DAME CATAU

Que voulez-vous, monsieur Pincé ? On était honnête, on avait une réputation à garder ; c'était le préjugé du temps.

M. PINCÉ

Oui, dont nous sommes heureusement affranchis. Il faut convenir que la philosophie nous a, depuis quelque temps, mis au-dessus de bien des misères d'opinion, et

que la Révolution est venue bien à propos pour nous rendre sages.

CHARLOT

Tout allait de travers, et savez-vous pourquoi ? Parce qu'il n'y avait que d'la noblesse en place ; mais à c't'heure-ci, queulle différence ! C'est l'mérite que n'on choisit, et tout va comme y faut.

LE PÈRE DESVIGNES

C'est ben vrai. J'ons 70 ans sus la tête, et j'nons jamais vu encore une république mieux gouvernée que la nôtre, du depuis qu'on emploie des gens d'capacité.

BLAISE

Hé bien, buvons donc à la santé de tous nos gens en place, sans oublier ceux-là qui sont présents.

CHARLOT, *avec dignité.*

Grand merci, citoyen. (*Ils boivent.*)

BLAISE, à *Javotte*.

Dites donc, mamzelle Javotte, vous n'faites pas beaucoup d'honneur à mon invitation ; vous ne faites que buvoter.

JAVOTTE

Dame voyez-vous, c'est que j'n'y suis pas encore bien accoutumée.

BLAISE

V'là une belle raison ! Une républicaine doit s'accoutumer à tout.

LE PÈRE DESVIGNES

Un moment, citoyen. Souvenez-vous que je sommes un peuple libre ; et que par un artique de not' Constitution, il est défendu à tout citoyen de forcer un queuqu'un d'boire et manger à table qu'autant qu'ça ly fera plaisir.

BLAISE

Oh c'est bien différent, je n'savais pas ça.

CHARLOT

Hé bien, mesdames, voici t'une rasade que personne que j'crois ne refusera de boire : c'est z-à nos amours ; à nos inclinations.

BLAISE

Elle est bonne celle-là ! (*Il boit.*)

JAVOTTE

Monsieu Pincé, j'vous salue.

BLAISE

Y'là qui s'entend.

CHARLOT

J'vous remercie, mamzelle. Dame Catau, c'est pour avoir l'honneur de vous saluer.

DAME CATAU

Bien redevable.

M. PINCÉ

Pour moi, je bois à la santé de celui qui a proposé le premier la loi sage qui permet de divorcer.

DAME CATAU

Allons, à cet honnête homme-là. (*Ils boivent.*)

M. PINCÉ

Si j'en crois mon inclination, j'ose me flatter, ma chère dame Catau, que cette loi-là pourrait nous rendre très heureux l'un et l'autre.

DAME CATAU

Je l'espère aussi, monsieur Pincé.

M. Pincé, *sur l'air* : « *Aussitôt que la lumière.* »

Du changement qui s'opère

Je suis vraiment enchanté ;

Voilà l'effet salutaire

De la sainte liberté ;

*Citoyenne, si ma flamme
Peut être de votre goût,
Demain, je quitte ma femme,
Et me donne tout à vous.*

Sérieusement, dame Catau, je vous avoue que je me sens pour vous un goût décidé, et si j'étais assez heureux pour...

DAME CATAU

Fi donc, monsieur Pincé, cela n'est pas possible.

M. PINCÉ

Pour moi, je ne vois rien de plus possible. Les droits de l'homme ne me donnent-ils pas celui de quitter une femme qui m'ennuie, et d'en choisir une autre qui me plaît ?

DAME CATAU

Et moi, je veux choisir aussi en vertu des droits de l'homme.

M. PINCÉ

Qui pourriez-vous choisir de mieux que moi ? Vous méritez d'avoir un époux qui sache apprécier tout ce que vous valez, et je suis d'un âge où le cœur n'étant pas troublé par des passions fougueuses, on jouit en sage du bonheur de posséder une femme raisonnable et sage comme vous êtes.

DAME CATAU

Voilà vraiment de beaux titres pour me plaire ! Je serais bien fâchée d'être aussi raisonnable que vous, et je trouve au contraire qu'un peu de folie est tout à fait agréable. Je suis jeune, je veux jouir de ma jeunesse, et je ne pourrais souffrir un amant qui serait plus sage que moi.

M. PINCÉ

C'est parler sagement. Certes, je suis ravi de connaître votre goût. Hé bien, belle Catau, apprenez qu'il n'est personne qui fasse plus de cas que moi d'une personne qui pense comme vous ; et je vous promets, si vous voulez répondre à mes vœux, que vous trouverez en moi l'amant le plus tendre, le plus passionné, le plus vif, le plus complaisant, le plus fou et le moins sage que

vous puissiez désirer.

CHARLOT

Courage, citoyen. Ferme, ferme, poussez. V'là c'qui s'appelle t'une déclaration en règle.

DAME CATAU

Fi donc, fi donc, monsieur Pincé ; vous promettez plus que vous ne pourriez tenir.

M. PINCÉ

Le goût que j'ai pour vous doit vous répondre de mes promesses.

DAME CATAU

Finissons ; je n'aime pas les mauvaises plaisanteries.

M. PINCÉ, *lui prenant la main.*

Je vous parle très sérieusement, belle Catau.

DAME CATAU

Finissez donc, encore une fois. Tenez, monsieur Pincé :

Sur l'air : « Lizette, à l'âge de quinte ans ».

*D'un amoureux sur le retour
Un tendre propos m'assomme,
C'est à l'objet de mon amour
Que je garde la pomme ;
Je le dis sans détour,
Je serai toujours,
Je serai toujours
Toujours pour les droits de l'homme.*

CHARLOT

Bravo, bravo, citoyenne.

BLAISE

Attrapez, monsieur Pincé ; on vous donne votre fait.

M. PINCÉ

Quelqu'un moins civil que moi saurait bien que répondre à votre mauvais procédé.

DAME CATAU

Vous n'avez pas le droit de vous en fâcher. Ne suis-je pas libre de refuser mon cœur à quelqu'un qui ne lui convient pas ? C'est bien assurément un des droits de l'homme.

M. PINCÉ, *sur l'air* : « *J'suis bien ais' de vous l'dir', catin, etc.* »

*Vraiment, votre dédain me pique,
Le droit de l'homme c'est le mien,
Au décret de la république,
Par ma foi, vous n'entendez rien.
Refuser ma galanterie
C'est faire trop la renchérie.
J'suis bien ais' de vous l'dir', catin,
C'est qu'ça n'vous va brin,*

Ça n'vous va brin.

DAME CATAU

Que voulez-vous ? Chacun a son goût.

BLAISE, *se servant du vin.*

Pour moi, je pense que monsieur Pincé n'a pas tort, et que madame se fait un petit brin valoir ; car, après tout, quand la loi parle des droits de l'homme, ce n'est pas des droits de la femme dont il s'agit.

DAME CATAU

Je n'ai pas besoin de votre avis ; vous ferez bien mieux de boire.

BLAISE, *à moitié ivre.*

Se refuser à l'amour d'un membre du peuple souverain ! Allez, vous n'êtes pas une vraie républicaine. (*Il boit*)

DAME CATAU

J'espère, citoyens, que vous me rendrez plus de

justice que ce monsieur Blaise, qui vient de m'insulter publiquement.

CHARLOT

Pour c'qu'est d'moi, belle Catau, j'vous reconnais pour une brave républicaine.

M. PINCÉ

Ce n'est pas mal s'entendre ! Monsieur a sans doute des vues sur madame ?

CHARLOT

Hé bien, posez l'cas que je serais-t-au goût de c'te jolie citoyenne, comme elle est au mien ; pourvu que je fissions t'ensemble not' petit marché entre nous, sans choquer les membres du Comité du Salut public, ni offenser les lois de la république, je n'vois pas qu'eux droits vous auriez d'y mettre le nez.

M. PINCÉ

De quel droit ? Et de quel droit vous-même allez-vous sur mes brisées ?

CHARLOT

Qu'est ce que c'te brisée ? Est ce que j'entends vos termes de procureur ?

LE PÈRE DESVIGNES

Allons, citoyens, la paix, la paix. Est-ce que des républicains devons jamais avoir de querelle ensemble ?

M. PINCÉ

Je voudrais bien savoir si monsieur a le droit de paralyser par ses plaisanteries l'effet des honnêtes propositions que je fais à madame ?

LE PÈRE DESVIGNES

Paralyser ! Attendez donc... C'est comme qui dirait... Non vraiment. Il y a t'un artique dans not' Constitution comme quoi qu'y n'est pas permis à aucun citoyen...

CHARLOT

Hé bien, qu'est ce que dit c't'artique-là ?

LE PÈRE DESVIGNES

Je n'm'en souvenons pas pour l'heure, mais moi j'dis que v'z'avez tort.

JAVOTTE

Heureusement pour l'honnête monsieur Pincé, que toutes les femmes ne sont pas si difficiles à contenter que c'te madame Catau. J'en connais d'aucunes dont pourtant y ne paraît pas se soucier quoi qu'elles la valions bien, et qui à sa place ne feraient pas tant les inhumaines.

DAME CATAU

Hé bien, mademoiselle, si par cas vous êtes du nombre de ces femmes-là, voilà une belle occasion de montrer à monsieur votre humanité.

JAVOTTE

Qu'appellez-vous montrer mon humanité ? C'est bon à une pimbêche comme vous. Je ne sais c'qui me retient de vous jeter mon verre à la face.

LE PÈRE DESVIGNES

Holà ! holà, citoyennes ! point tant de parlementage. Où avez-vous jamais vu d'république où y soyons permis de se chamailler comme ça ? Je vous ordonne comme officier municipal de trinquer ensemble, et d'vous accorder sur l'heure.

DAME CATAU

Moi ! trinquer avec elle ! Certainement je n'en ferai rien.

JAVOTTE

Et moi encore ben moins.

LE PÈRE DESVIGNES, *d'un ton radouci.*

Hé bien, belle Catau, vous me ferez bien du moins l'amiquié de trinquer avec moi ; c'est la seule galanterie que mon âge me permettions.

DAME CATAU

Oh, pour cela, de tout mon cœur, père Desvignes.

BLAISE

Je m'y joins aussi.

CHARLOT

Et moi d'même. Z'à vot' santé, belle citoyenne.

DAME CATAU

Grand merci, citoyens. (*Ils boivent.*)

LE PÈRE DESVIGNES

Il y a tu un temps où je n'en céditions guère à tous les jeunes gens d'mon âge, pour un fait d'galanterie avec le sesque ; je savions dire à propos le p'tit mot pour rire, et je tirions avec les femmes not' épingle du jeu aussi bien qu'un autre. Mais, ma foi, l'âge dompte terriblement un homme, sans compter que quand n'on est chargé d'un emploi public y ne s'agit pas d's'amuser à la bagatelle.

BLAISE, *ivre.*

Vous avez bien raison, père Desvignes, car... voyez-vous, moi par exemple, je suis t'un homme... Oh ! si

j'étais en place comme vous, on verrait un peu comme je... Mais à propos, buvons donc à la santé d'la république.

CHARLOT

Ou plutôt z'à la santé d'la nation.

TOUS ENSEMBLE

À la santé d'la nation ! D'la grande nation ! (*Ils boivent.*)

BLAISE, à *Javotte*.

Vous ne voulez donc rien faire, vous ? Hé bien, tant mieux, je n'aurai rien à payer pour votre écot.

JAVOTTE

Et, croyez-vous donc que n'on est altérée comme vous ?

BLAISE

Hé bien, on boit sans avoir soif, quand c'est à la santé d'la république.

JAVOTTE

C'est que ça ne me plaît pas apparemment.

CHARLOT

Mamzelle Javotte z'est toujours fière comme un Écossais.

BLAISE

On viendrait plutôt about de dompter l'z'Anglais et l'z'Écossais que l'humeur de certaines filles qu'il y a.

M. PINCÉ

Ne me parlez donc jamais de ces messieurs-là ; leur nom seul m'empêche de boire et m'ôte le plaisir.

LE PÈRE DESVIGNES

Hé, d'où vient ça, donc ?

M. PINCÉ

Comment ? nos ennemis !

LE PÈRE DESVIGNES

Mes amis, n'en disons point d'mal, quoiqu'y soyons nos ennemis. J'en ons ouï parler à gens qui les connaissons bien ; y pensons comme moi sus leur compte. C'est une brave, loyale et généreuse nation. C'est vrai qu'il y en a qui les condamne, voyez-vous, à cause qu'y sont d'z'hérétiques ; mais pour moi, je n'les condamne point. Ce sont d'bonnes gens : ils ont d'bonne bière.

BLAISE, *ivre*.

Qui ? Les Anglais ! v'là t'y pas d'belles canailles, avec leux grosse bière ! Y n'y a pas dans Londres un seul cabaret où la nation boive d'aussi bon vin que celui-ci... Et j'suis bien surpris qu'un homme en place comme vous...

CHARLOT

Vraiment c'est assez drôle en effet d'entendre z'un municipal parler comm' ça d'nos ennemis.

LE PÈRE DESVIGNES

Jarni pas d'un chien, vous me la donnez bonne !

Ousque v'z'avez vu vous autres qu'un officier municipal, à cause que c'est un homme en place, devons dire comme ça qu'une chose est noire, quand elle est blanche ? Je connaissons, Dieu merci, un p'tit brin les décrets du Comité du Salut public, et j'pouvons certifier que dans tous les décrets vous n'trouverez pas un décret où y soyons décrété qu'un officier municipal est obligé de dire du mal d'aucune nation, quand n'y a que du bien à en dire ; ça serait indigne de la majesté du peuple souverain.

BLAISE, *ivre.*

Bravo, bravo, père Desvignes, c'est parler comme y fait. Chacun son métier et tant pis pour ceux qui se mêlent de décréter s'ils ne savions pas leux métier. Pour quant à moi, père Desvignes :

Sur l'air : « Pour bien dépeindre l'homme, etc. »

Pour célébrer la gloire

Du peuple souverain,

Je décrète de boire

Du soir jusqu'au matin :

*Et, si messieurs l'z'Anglais
Veulent s'en faire accroire,
Sous les drapeaux d'Bacchus,
Hu, hu,
Armé d'un gros flacon,
Hon, hon,
J'leux cass'rai la mâchoire.*

Jarni ! Si j'en tenais un à c't'heure-ci, je lui ferais voir c'que c'est qu'un républicain, quand il est soûl.

CHARLOT

V'là c'qui s'appelle parler z'en brave.

JAVOTTE

Écoutez, monsieur Blaise, je n'suis pas une Anglaise, moi ; vous m'avez fricassé dans l'œil un coup qui m'a fait voir pus de cent chandelles.

LE PÈRE DESVIGNES, *sur l'air* : « *Saint Paul du troisième étage* ».

*Palsambleu ! citoyen Blaise,
Vous voilà pas mal en train,
Mais quoiqu'ça je suis bien aise
D'vous voir bon républicain,
Y n'y a plus qu'mamzell' Javotte
Qui cachons ses sentiments ;
Ne s'rait-ell' pas assez sotté
Pour regretter l'ancien temps ?*

CHARLOT

Hé bien, posez l'cas qu'ça s'rait vrai, not' pensée z'est à nous ; et pourvu que mamzelle Javotte s'élévions à la hauteur des circonstances, pourvu que ses démarches aillent toujours au pas d'la Révolution et qu'elle approuvions les décrets des grands hommes de c'Comité du Salut public, je ne vois pas qu'v'z'ayez queuque chose à y voir.

LE PÈRE DESVIGNES

V'z'avez raison, citoyen. C'est la règle, la grand'règle.

JAVOTTE

Je défis à toutes les mauvaises langues de pouvoir m'accuser d'être suspecte. J'ai bien assez donné de preuves de mon civisme, et encore ce matin que je m'suis égosillée à crier « Vive la république ! », quand j'ai vu passer c'te charretée d'aristocrates que n'on conduisait à la guillotine.

CHARLOT

Oh pour ça, c'est bein la vérité, et je l'ons bein remarqué, car elle s'était si hâtée qu'elle était encore toute écol'tée.

JAVOTTE

Pardi, j'crois bien, y m'avait volé mon mouchoir dans la foule.

LE PÈRE DESVIGNES

Ça lui faisons honneur, et j'suis bien aise
d'apprendre ça.

JAVOTTE

Et moi, j'vous apprends qu'on n'doit jamais
condamner l'monde sans connaître c'qu'ils sont :

Sur l'air : « Quand la mer Rouge apparut, etc. »

Sachez que mon goût vraiment

Est démocratique,

Et que j'ai prêté l'serment

Le serment civique.

Si jamais j'prends un mari

Ou si c'est un favori

C'est un sans, sans, sans,

C'est un cu, cu, cu,

C'est un sans,

C'est un cu,

C'est un sans-culotte

Qu'il faut à Javotte.

LE PÈRE DESVIGNES

Parlez-moi d'ça. V'là une fille qu'est meilleure patriote que je ne comptais.

BLAISE, *ivre.*

Hé bien, faut boire à sa santé.

LE PÈRE DESVIGNES

De tout mon cœur.

CHARLOT

Allons, à la santé d'mamzelle Javotte. (*Ils boivent.*)

LE PÈRE DESVIGNES

Mes amis, c'est le coup d'partance, v'là l'heure de se retirer qui s'approchons, et, comme on dit, n'y a si bons amis qui n'se quittent. Nous v'là tous ben soûls, Dieu merci, et pour moi j'suis content comme un R R... comme un citoyen que j'suis.

BLAISE, *ivre.*

Et moi t'aussi. Et je dis qui n'y a pas, ce soir, dans aucun cabaret d'Paris, de meilleurs patriotes que nous.

LE PÈRE DESVIGNES

C'est vrai. Aussi, j'm'en vas de c'pas au Comité du Salut public, où je rendrons un bon compte de vot' patriotisme. (*Il se lève.*)

BLAISE, *ivre.*

Où allez-vous donc, père Desvignes ? Aux voix, aux voix ! Je décrète que la séance soit permanente. (*Il s'assied sur sa chaise et tombe sous la table.*)

LE PÈRE DESVIGNES, *tirant la sonnette.*

Il est temps de se retirer et c'est aux municipaux à donner l'bon exemple aux autres.

Scène III

(Tous les acteurs et le Cabaretier)

LE CABARETIER

On a sonné, citoyens ? Y a-t-il quelque chose pour votre service ?

LE PÈRE DESVIGNES

Apportez la carte.

LE CABARETIER

La voici. Il y a cinq bouteilles de vin de Beaujolais à huit sols la bouteille, et huit biscuits à un sol la pièce, ce qui fait justement huit sous par personne.

M. PINCÉ

Comment ! huit sous pour chacun ? Mais c'est un prix exorbitant.

DAME CATAU

Allons, c'est vouloir écorcher les gens... huit sous par personne !

JAVOTTE, *à part.*

Je suis bien heureuse d'avoir été invitée.

M. PINCÉ

Ne pouvez-vous donc rien rabattre sur ce prix ?

LE CABARETIER

Non, citoyens, c'est ma taxe, et je ne puis en conscience donner mon vin à meilleur marché.

LE PÈRE DESVIGNES, *comptant de l'argent.*

Hé bien, y faut payer sans barguigner. On sait que tout est cher dans c'moment-ci, mais le vin était bon, et comme dit le proverbe : y faut qu'chacun vive de son métier. Tenez, citoyen, voilà pour mon écot.

LE CABARETIER

C'est bon, monsieur le municipal.

LE PÈRE DESVIGNES

Que chacun d'vous, mes amis, se retirions paisiblement cheux eux en attendant la visite domiciliaire. Bonsoir donc, salut, santé et fraternité.

DAME CATAU

Attendez un moment, nous partirons ensemble.

LE PÈRE DESVIGNES

J'nons pas besoin d'personne pour me conduire.

DAME CATAU

Il est vrai, père Desvignes, mais vous savez que, depuis que nous sommes un peuple libre, on ne peut se promener, le soir dans les rues, sans risquer d'être rencontré par la patrouille et de passer la nuit en prison, à moins que d'être sous la sauvegarde d'un officier municipal.

LE PÈRE DESVIGNES

Oui, citoyenne, c'est un décret du Comité du Salut public, pour assurer le repos et la tranquillité à ceux qui voulons s'coucher d'bonne heure. J'suis mortifié de n'pouvoir vous accompagner, mais un homme en place avons des mesures à garder, et je n'voulons pas qui soit dit que n'on m'ait vu sortir d'un cabaret à une heure indue et avec toute sorte de monde.

DAME CATAU

C'est très obligeant en vérité : ainsi donc il faut courir le risque d'être arrêtée dans la rue ?

LE PÈRE DESVIGNES

Écoutez, dame Catau, la prison n'étons pas faite pour les chiens, mais une jolie femme comme vous est toujours assurée d'y avoir la meilleure place ; et si par chance v'z'y couchez ce soir, fiez-vous à moi que j'vous en ferai sortir demain matin, quand je ferons la visite. (*Il sort.*)

Scène IV

*(Dame Catau, Le Cabaretier, Charlot, M. Pincé,
Javotte, Blaise, qui est sous la table.)*

DAME CATAU

Me voilà bien lotie ! Hé bien, je coucherai ici.

LE CABARETIER

Non pas, s'il vous plaît, citoyenne. Il est sept heures précises, la retraite va sonner, et nous avons l'ordre exprès de faire sortir à cette heure-là tous ceux qui se trouvent dans les auberges ; ainsi vous n'avez qu'à payer votre écot et vous retirer vite, de peur d'être rencontrée par les patrouilles.

DAME CATAU

Voilà un ordre terriblement gênant pour des citoyens libres.

CHARLOT, *ceignant son épée.*

Pour moi, avec cet outil-là, je me moque de la patrouille.

DAME CATAU

Que faites-vous donc, citoyen, vous mettez votre épée à droite ?

CHARLOT

C'est vrai, je n'y pensais pas, mais après tout c'est ben égal ; car j'm'en sers aussi ben d'une main que d'l'autre.

M. PINCÉ

Ne voyez-vous pas que monsieur est ambidextre ?

JAVOTTE

Qu'est-ce que ça veut dire ça ? Ambidextre ?

CHARLOT

Et pardienne, c'est encore un terme de procureur.

(Au cabaretier) Tenez, citoyen, voilà pour l'écot de madame et le mien. Donnez-moi le bras, belle Catau, je me charge de vous conduire.

DAME CATAU

Vous êtes trop honnête, monsieur. Je ne souffrirai pas que vous fassiez tant de dépenses pour moi.

CHARLOT

Et moi j'suis ben aise de faire voir que l'argent ne m'tient pas aux doigts, quand n'on peut être utile à une jolie citoyenne comme vous.

DAME CATAU

Allons, puisqu'il en est ainsi, j'accepte avec plaisir votre politesse, et soyez bien sûr de ma reconnaissance. Bonsoir donc, monsieur Pincé.

M. PINCÉ

Bonsoir, madame la précieuse. Prenez garde que cette réputation que vous conservez tant, n'aille, ce soir, à faire naufrage.

DAME CATAU

Ne vous inquiétez pas de cela ; j'ai un bon pilote.
(Ils sortent.)

Scène V

*(Javotte, M. Pincé, Le Cabaretier,
Blaise, qui est sous la table.)*

JAVOTTE

Voilà un jeune homme bien élevé et tout à fait poli avec les femmes.

M. PINCÉ, à part et comptant de l'argent.

Voilà un coquin de soldat qui m'a coupé l'herbe.
(Au Cabaretier) Tenez, puisque vous ne voulez rien diminuer, voilà pour mon écot.

LE CABARETIER

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit. C'est le compte juste.

JAVOTTE, d'un ton douxereux.

Monsieur aura-t-il aussi l'honnêteté de me

reconduire chez lui ?

M. PINCÉ

Chez moi, mademoiselle ? Cela n'est pas possible, je n'ai qu'un seul lit.

JAVOTTE, *à mi-voix.*

C'est tout d'même, monsieur, on n'y regarde pas de si près pour une nuit ; ça ne me gênera pas du tout.

M. PINCÉ

Cela peut-être, mademoiselle, mais cela me gênerait infiniment. Bonsoir.

JAVOTTE

Hé bien, écoutez donc que je vous dise un petit mot à l'oreille.

M. PINCÉ

Excusez-moi, je n'en ai pas le temps. Bonsoir, bonsoir.

JAVOTTE

Adieu donc, espèce d'homme. Beau procureur de neige. (*À part*) Je vois bien que c'te Catau était une fine connaisseuse !

Scène VI

(Le Cabaretier, Javotte, Blaise, qui est sous la table.)

LE CABARETIER

Et vous, citoyenne, n'allez-vous pas aussi vous retirer ?

JAVOTTE

Vraiment y faut bien que je m'en aille, puisque vous me mettez dehors.

LE CABARETIER

Hé bien, vous n'avez qu'à payer votre écot.

JAVOTTE

Qu'appellez-vous payer mon écot ? C'est le citoyen Blaise qui m'a invitée ; c'est à lui à payer que j'crois.

LE CABARETIER

Mais à propos, où est-il donc ?

JAVOTTE, *lui montrant où est Blaise.*

Le voilà qui dort ; vous pouvez lui demander.

LE CABARETIER

Comment, sous la table ! Attendez, attendez que je m'informe de lui si...

JAVOTTE

Informez-vous tant qu'il vous plaira, pour moi je m'sauve. (*Elle s'enfuit.*)

LE CABARETIER, *courant après elle.*

Un moment, un moment ! Attendez donc, où allez-vous ?... Elle est déjà bien loin. Quel chien de métier que le nôtre ! Jamais on ne vit tant de mauvaise foi qu'à présent. Et cet ivrogne qu'elle me donne pour caution ! Allons, je vais toujours pour mes seize sous m'emparer de sa casaque et le faire porter dans la rue, où il dormira tout à son aise.

Au parterre, sur l'air : « Du bonnet de la république ».

*Messieurs, si ces tableaux divers
Ont de quoi les faire excuser,
Si nos républicains grotesques
Ont pu, ce soir, vous amuser, (bis)
Sans exercer votre critique,
En laissant l'auteur s'applaudir,
Riez, si c'est votre plaisir,
Aux dépens de la république.*

FIN

Cet ouvrage est le 64^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.